

Les sept paroles du Christ en Croix

Abbé Sébastien Leclère, FSSP [1]



Lorsque quelqu'un meurt, ses paroles ont une valeur testamentaire. Un message fondamental est alors livré car il sera le dernier et le dernier ne peut être qu'essentiel, pour que la vacuité ne ponctue pas les adieux de la vie humaine. Il est vrai aussi que souvent l'on meurt comme l'on a vécu et les dernières paroles sont alors le miroir de toute une vie. *"Encore un instant Monsieur le bourreau"* n'est certes pas *"Au Ciel, et au galop !"*, car la vie de la pauvre comtesse du Barry, qui dut monter à l'échafaud pour avoir été la maîtresse du Roi, n'est pas celle de la dernière fille de Louis XV, Madame Louise, la vénérable du Carmel de Saint-Denis.

Il y a un abîme entre ne vivre que dans l'instant, comme un aveugle prisonnier du monde obscur, et ne vivre que pour l'éternité, cet instant de Dieu, et les paroles du dernier instant peuvent le révéler.

1.- Conférence donnée au séminaire Saint-Pierre de Wigratzbad.

Les sept paroles du Christ en Croix sont bien plus qu'un testament car celui qui les a proférées avant de mourir devait ressusciter et elles doivent résonner alors en nous pour y imprimer la vie divine. Ce ne sont pas les paroles d'un mort : Ce sont les paroles les plus vivifiantes qui soient, même si elles ne sont pas à proprement parler des paroles sacramentelles.

Les paroles qui réalisent la présence eucharistique du Christ sont en soi les plus puissantes mais l'eucharistie est la présence réelle du Christ qui s'offre en sacrifice, et les paroles du Christ en Croix sont dès lors les plus propres à accompagner la réception de la communion eucharistique. Saint Augustin put dire : *Le Christ sur la Croix est comme le Maître qui parle de sa chaire.*

■ Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.

Il faut être Dieu pour avoir pitié de celui qui vous tue. Il faut être Dieu le Fils, obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la Croix, pour s'adresser ainsi au Père. Penser d'abord à l'autre alors que l'on meurt de ses mains n'est simplement pas humain.

La nature déchue est incapable d'inspirer un tel sacrifice intérieur. De l'imprécation adressée au bourreau à l'ignorance de tout ce qui est extérieur pour mieux trouver la présence divine, les réactions sont variables, mais on n'imagine pas un fils d'Adam s'oublier jusque

dans la mort et aimer son bourreau plus que soi-même ; sauf si Jésus-Christ l'habite.

Cette parole divine peut être aussi crucifiée. On peut en effet la détourner au nom d'une fausse miséricorde et lui faire dire que le Ciel est ouvert sans contrition quel que soit le péché commis. C'est ne plus voir que le péché est le refus du Ciel, puisqu'il est le refus de la volonté de Celui qui l'habite.

Le Seigneur n'a pas indifféremment considéré tous ses bourreaux dans cette parole. Au pied de la Croix se tiennent des soldats romains, des Juifs du peuple et des représentants des élites juives. Leur position à l'endroit du Christ n'est pas la même, et leur culpabilité non plus. On ne peut comprendre la première parole du Christ en Croix que si l'on connaît ces différents degrés de culpabilité. Saint Thomas d'Aquin distingue ainsi les *majores* et les *minores* du peuple juif [2]. Les *majores*, tout comme les démons, n'ignorent pas que le Seigneur est le Christ que leur promet la Loi. Ils ont vu les signes que les prophètes avaient annoncés et ne les ont ignorés que par l'aveuglement de leur haine, qui loin d'excuser, augmente leur crime. Ils ont seulement ignoré le mystère de sa divinité. On ne crucifie certes pas Dieu connu comme tel car que gagner en crucifiant celui qui ne peut être vaincu ? C'est ce que Saint Paul exprime ainsi : *S'ils l'avaient connu, jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur de gloire.* Les mi-

2.— Les références données sont tirées de la *Somme théologique*, IIIa, Q. 47, a. 5 et 6 (N.d.R.).

nores, c'est-à-dire les masses juives, ne connaissaient pas les mystères contenus dans les Écritures, et ne pouvaient donc pas pleinement connaître que le Seigneur était le Christ et le Fils de Dieu. Les *minores* étaient sous la néfaste influence des *majores*. Quant à Pilate, il n'agit que par crainte de la réaction de l'empereur si une nouvelle sédition juive devait se produire.

L'Aquinat résume ainsi les choses : *“Le péché des princes des prêtres fut plus grave que celui de Pilate, qui tua le Christ par crainte de César, et plus grave aussi que celui des soldats romains qui crucifièrent le Christ, obéissant à un ordre qui leur était donné et n'agissant pas par cupidité, comme Judas, ou par envie et haine, comme les princes des prêtres.”*

Il est clair que lorsque le Seigneur demande au Père céleste de pardonner à ceux qui ne savent pas ce qu'ils font, il pense aux soldats romains et à ceux des *minores* qui croyaient obéir à Dieu en obéissant aux princes des prêtres, qui eux ne sont pas exempts des justes conséquences de leur culpabilité. Il faut que nous soyons de ceux auxquels pense le Seigneur lorsqu'il dit : *“Père, pardonnez-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font.”* Le mieux serait encore de ne rien faire qui doive être pardonné, mais les faiblesses de la nature déchue ne permettent pas de l'espérer vraiment.

■ *En vérité je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.*

C'est ce que nous voulons entendre de la bouche du Christ lorsque l'heure de notre mort sera venue. Et nous voulons même que cette parole nous soit déjà adressée, même si nous devons ne pas mourir aujourd'hui, comme si notre vie entière n'était qu'un jour. Mais cela est possible si nous ne voyons dans notre vie que la permanence de la grâce qui nous habite aujourd'hui. L'avenir n'est alors pas un horizon hostile face auquel nous sommes dans une attente passive et impuissante, il n'est que la permanence de la présence actuelle de Dieu en notre âme. Pour entendre cette parole il faut d'abord réitérer celles qu'a prononcées celui qui l'a entendue comme la réponse du Seigneur : *Pour nous, c'est avec justice, puisque nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée ; mais celui-ci n'a fait aucun mal.*

Nous ne sommes pas crucifiés comme le bon larron, mais nous mériterions de l'être, si nous avons une fois péché mortellement, et l'on ne peut ignorer que sans la grâce divine, que nous ne méritons jamais, on ne peut pas ne pas commettre un jour un péché grave. Le bon larron n'a pas toujours été bon, il reconnaît que ses crimes lui ont mérité la croix, mais il est bon précisément car il reconnaît son péché et voit l'innocence de celui qui a été crucifié à côté de lui. Reconnaître son péché et connaître l'innocence de la



Rubens : *Le Christ entre les deux larrons.*

victime parfaite, victime parfaite parce qu'innocente, victime parfaite parce que propitiatoire, victime parfaite parce que divine, et pouvoir dire enfin : *Seigneur, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez arrivé dans votre royaume.*

Si le bon larron peut dire ces paroles, c'est que le Christ se souvient déjà de lui. Quand on reconnaît le Christ, c'est toujours qu'il nous a déjà reconnus. Le mauvais larron, même sur sa croix, se fait le complice de ceux qui ont crucifié le Christ comme s'il avait menti : *Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même,*

et nous avec toi. Si le mauvais larron dit cela au Christ, c'est parce qu'il le fait mentir, comme s'il était incapable de le sauver. Tout comme les princes des prêtres, il a son idée du salut à laquelle il ne veut pas renoncer. Les princes des prêtres veulent un messie triomphant dans un sens politique, donnant à César ce qui est à Dieu, et le mauvais larron ne veut pas mourir dans l'infamie et les supplices de la croix, même s'il les a mérités et même si le Christ, innocent, les accepte pour lui. Le mauvais larron aurait pu être aussi un bon larron, mais il ne l'a pas voulu, il n'a pas voulu voir le regard du Christ se poser sur lui. Mais peut-être a-t-il, entre le moment de son blasphème, dont l'Écriture témoigne, et sa mort, enfin contemplé le Christ. Puisqu'il y

a un ouvrier de la dernière heure, il ne faut jamais désespérer tant qu'il reste ne serait-ce qu'un instant, qui suffit à la puissance du Christ.

■ *Femme, voici ton fils ; Fils, voici ta mère.*

Cette parole ne signifie aucunement que le Christ renonce à sa mère, elle signifie au contraire que sa maternité est si puissante qu'elle doit trouver un prolongement. C'est parce que la Très Sainte Vierge Marie est la mère de Dieu qu'elle peut être et doit être la

mère de saint Jean, le disciple qu'il aimait, qui représente tous les baptisés, et dans un certain sens tous les hommes. Puisque la Vierge Marie est la mère du Christ, elle exercera une maternité partout où son Fils est présent. Dieu communique sa vie et sa mère devient celle de ceux qui la reçoivent. À l'universalité du Christ coïncide celle de la maternité de la Sainte Vierge. Certes le Christ renonce à tout sur la Croix, mais à tout ce à quoi on peut légitimement renoncer. Or on ne renonce pas à sa mère. Elle est partie de notre être et renoncer à son être est impossible. Par sa parole, il n'institue pas une maternité qui n'existait pas, il explicite une maternité qui a toujours existé. Il ne prive pas sa Sainte Mère de son Fils, il lui donne de le reconnaître partout où il est.

Il est à noter que le Christ ne se contente pas de dire à la Vierge Marie qu'elle est la mère de saint Jean, ce qui eût suffi pour établir le lien de filiation, il dit encore à Saint Jean qu'il est le fils de la Sainte Vierge. Si la Vierge doit reconnaître son divin Fils en Saint Jean, le disciple bien aimé doit le reconnaître en lui-même. C'est parce que le Christ vit en lui que la Sainte Vierge est sa mère. Le Christ ne donne pas un fils de substitution à la Vierge Marie alors qu'il va mourir, comme si elle allait perdre le Christ, il énonce toute l'ampleur de sa maternité. La mort ne peut soustraire le Christ à sa mère, car leur lien est d'abord intérieur, il réside depuis l'Annonciation dans la puissance vivifi-

catrice du Saint-Esprit, et dès lors il est indestructible. De plus, la Sainte Vierge n'ignore pas la Résurrection promise, et sa douleur ne la lui fait pas même oublier un instant. La mort n'a pas de prise sur la relation de la Sainte Vierge à son divin Fils. Même dans la mort du Christ la Vierge Marie exerce sa maternité en accompagnant de sa douleur compatissante et consentie celles, salvifiques, de son Fils. Elle est à ce moment la seule à vraiment comprendre ce que le Christ réalise, et elle est la seule à souffrir librement avec lui. Elle qui a consenti à son être, elle l'accompagne jusqu'au don de son être pour le salut des hommes.

Dès lors que saint Jean a reconnu en la Vierge sa mère, alors il est clair qu'il devait la prendre chez lui : *Et depuis cette heure-là, ce disciple la prit chez lui.* Et sa mère fut toujours pour lui un moyen d'être plus uni au Christ, elle qui est indissolublement unie à son Fils. Certes Saint Jean représente tous les baptisés, qui ont reçu le caractère baptismal qui les configure au Christ, caractère que reconnaît la Vierge comme la présence de son Fils, mais il représente aussi tous les prêtres. Le Christ est né de la Sainte Vierge Marie pour offrir sa vie en sacrifice, son être est depuis le commencement sacerdotal, et il est ainsi naturel que la Vierge Marie reconnaissance particulièrement son Fils dans les prêtres qui offrent son sacrifice. La sainte messe est le moment où la maternité divine se porte sur le prêtre au plus haut point. Mais toute la vie du prêtre doit aussi être

un sacrifice et la Sainte Vierge se tient constamment près de lui, en qui elle contemple son Fils sur la Croix.

■ *Mon Dieu, mon Dieu,
pourquoi m'avez-vous
abandonné ?*

Dieu n'abandonne jamais l'homme à sa misère, mais l'homme parfois ne voit plus son soutien indéfectible et peut ainsi s'écrier, comme le psalmiste et comme notre Seigneur sur la Croix, qu'il ne comprend pas la raison de l'abandon divin. Cependant, l'homme se sent abandonné de Dieu lorsqu'il ne s'abandonne pas à lui. Lorsque l'abandon à Dieu est parfait, la conscience de sa présence constante est toujours vive et il n'est plus possible de se croire abandonné.

On peut penser que le psalmiste, en disant son sentiment d'abandon, a parlé de sa propre expérience, plutôt qu'il n'a consciemment prophétisé les paroles du Christ en Croix. Il parle en fait de l'expérience de tout homme déchu, tant il est vrai que chacun peut se reconnaître dans ses paroles. Le Christ n'a pas vécu l'abandon dans le même sens que l'homme déchu. Il a prononcé les paroles du psalmiste pour montrer qu'il lui était présent, et pour montrer ainsi qu'il est à présent à tout homme qui se sent abandonné. Il l'a fait pour que dans le sentiment même de son abandon l'homme sente qu'il est accompagné. Il accepte de vivre le sentiment de l'abandon pour que l'homme ne soit plus seul dans le sien.

Et si le Christ s'est senti abandonné, ce n'est pas par défaut d'abandon à Dieu : c'est à cause de la perfection de son amour pour l'homme. Il le rejoint partout où il se trouve, même dans le sentiment d'abandon ; il n'y a que le péché qui exclut sa présence.

Aurait-il pu répondre plus directement au sentiment d'abandon que l'homme éprouve, par le don d'une conscience aiguë de sa présence ? C'est justement ce qu'il offre en prononçant cette quatrième parole sur la Croix. En fait, l'homme voudrait ne pas sentir l'abandon : c'est qu'il ne voit pas que la conscience de la présence divine est d'autant plus aiguë qu'elle se manifeste dans ce qui semble l'exclure, l'abandon lui-même. Si le Christ est présent jusque dans mon abandon, alors il est vraiment toujours là, sans faille aucune. L'abandon lui-même est au service de sa présence. On peut ainsi comprendre que l'absence d'abandon est une perfection moins grande que sa présence dans l'abandon. On se sent abandonné dans les parties périphériques de l'âme mais le cœur de l'âme est toujours habité par le Christ. Il faut seulement se porter vers lui au-dedans de soi, par-delà les tourments qu'il tolère. L'absence d'abandon est un rêve, le rêve d'une nature qui ne serait pas déchue, le rêve d'une nature déchue vaincue par un autre moyen que celui de la Croix. Mais la réalité est bien plus belle, qui détruit le mal comme de l'intérieur, révélant la présence divine là où on pensait d'abord qu'elle était absente pour

toujours. Seul le péché exclut Dieu, et c'est alors le Christ qui est abandonné, non pas par Dieu, mais par l'homme. On peut accepter l'abandon que Dieu permet, qui est une juste conséquence de notre péché, pour consoler le Christ de notre abandon, celui que notre péché a produit, et cette louable réparation sera récompensée au centuple puisqu'elle devient aussitôt le chemin que le Christ utilise pour venir merveilleusement à nous.

■ *J'ai soif.*

Les tourments de la Passion et de la Croix ont asséché le corps de Notre Seigneur et cette soif est l'une des tortures corporelles qu'il a subies. Ce n'est cependant pas la principale soif que le Christ nous désigne. La soif essentielle est la soif de la charité, si rare au moment de la crucifixion. La soif est l'une des images les plus parlantes que le Christ a utilisées pour nous dire le besoin de sa grâce, de sa présence, qui est elle-même assimilée à l'eau qui vivifie, à la source à laquelle on s'abreuve. *Celui qui croit en moi n'aura jamais soif ; si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive ; si quelqu'un croit en moi, il sortira des fleuves d'eau vive de son cœur ; quiconque boit de cette eau, aura encore soif, au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif, mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine d'eau, qui jaillira jusque dans la vie éternelle.*

Si cette soif est le besoin que l'homme a de la présence divine, la soif du Christ, qui est Dieu, est celle de la rédemption des hommes. La crucifixion, par laquelle le Seigneur opère le salut des hommes, est le moment où le Christ exprime cette soif, car elle est la source qui va lui gagner les âmes en attente du salut. Son sang est versé pour nous et nous abreuve à la fontaine eucharistique. La soif de la charité n'est pas pour le Christ en Croix d'abord le désir d'être aimé pour recevoir une consolation dans ses tourments, elle est le désir de tout son être, d'offrir sa vie par amour pour les hommes, car il n'y a rien de plus grand que de donner sa vie pour ceux que l'on aime. Saint Thomas d'Aquin écrit : *“Par cette parole, j'ai soif, le Christ nous montre son désir ardent du salut des hommes”* [3]. Les témoins qui lui donnent à boire le vin vinaigré des soldats romains, pour atténuer sans doute sa perception des douleurs de la crucifixion, projettent sans le savoir la lumière du Christ sur le psalmiste disant *qu'on lui fait boire du vinaigre quand il a soif*. Ils n'ont pas compris que le Christ ne veut pas moins souffrir mais mettre sa souffrance au service de son amour pour les hommes. L'Aquinate a une autre interprétation du vinaigre donné au Christ : *“Par ce récipient de vinaigre il faut entendre la synagogue des Juifs, où le message des patriarches et des prophètes dégénéra en vinaigre, c'est-à-dire en méchanceté et cruauté sacerdo-*

3.— SAINT THOMAS D'AQUIN, *Commentaire sur l'évangile de saint Jean*, chapitre 18, leçon 5.

tales” [4]. Alors notre réponse doit être de faire naître en nous la même soif que celle du Christ, et ce sera là vraiment le consoler. Le baptisé n’est ainsi pas seulement celui qui reçoit le salut de la Croix, mais devient mystérieusement l’instrument du salut de ses frères, par la soif qui s’empare de tout son être de voir le Sang du Christ toucher toutes les âmes. Le Seigneur avait un grand désir de célébrer avec ses disciples la Pâques qui allait inaugurer sa Passion, et il communia à son Corps et à son Sang au cours de la Sainte Cène, la première messe, mais ce n’est pas pour lui qu’il reçut le sacrement de l’eucharistie, mais pour tous les hommes prisonniers de la mort du péché, pour que son sacrifice soit consommé et donc efficace. Pareillement, le prêtre qui célèbre la sainte messe, ne célèbre pas d’abord pour recevoir lui-même le Sang du Christ mais pour le répandre sur tous les hommes.

■ **Tout est consommé.**

La mort du Christ, ordonnée à sa Résurrection, est l’accomplissement de toutes choses. Saint Thomas d’Aquin écrit : *“L’accomplissement total est exprimé lorsque le Christ dit : tout est consommé, et l’accomplissement est celui de la mort du Christ, il est celui du salut réalisé par la Passion et par la mort du Christ, et il est celui des Écritures qui annoncent le Christ et sa mort.”* [5] Quelle tragédie

d’avoir été appelé à l’annonce de la venue du Christ et de ne pas le reconnaître lorsqu’il est présent. Peut-on parler de tradition judéo-chrétienne, si l’on a vraiment compris ce qu’est l’accomplissement de toutes choses par le Christ ?

On dit parfois que le christianisme est né de la Croix du Christ. On pourrait dire que, d’une certaine manière, il est né dès l’annonce du Christ. En effet, l’Esprit saint, Esprit du Christ, prépare sa venue par les patriarches et les prophètes. L’annonce du Christ, avant sa venue, n’est judaïque que par son instrument. Le Christ a été crucifié parce que le vrai sens de sa messianité a été refusé par les Juifs de son temps. Leur messie est une idole qui tue le vrai Dieu. Le judaïsme actuel est né du refus du Verbe incarné. Il annonce un messie après la venue du Christ et son annonce est anti-chrétique. Puisque le Messie est déjà présent, cette annonce est un mensonge et un mensonge qui a trouvé sa naissance dans le plus terrible des meurtres. Saint Thomas écrit bien :

“On ne dit pas que les textes de l’Ancien Testament demandent à être accomplis, mais on les dit accomplis parce qu’ils sont effectivement accomplis par le Christ. Si on disait que le Christ a fait ce qu’il a fait parce que les Écritures l’avaient prédit, cela signifierait que le Nouveau Testament est pour l’Ancien, la réalisation étant pour l’annonce, alors que c’est l’inverse qui est vrai. Il y a annonce parce qu’il y a réalisation par le Christ” [6]. Ce texte dit magistralement l’inversion qui fait de l’Ancien Testa-

4.– *Ibidem.*

5.– *Ibidem.*

6.– *Ibidem.*



La Synagogue aux yeux bandés (N.-D. de Paris).

ment une idole dressée contre le Christ.

On dit aussi parfois que le judaïsme est né avec le choix par Dieu du peuple de l'annonce. Mais dire que le judaïsme actuel est la continuation des patriarches et des prophètes n'est possible que si le Christ n'est pas le Messie. Il ne peut y avoir aucune continuité entre le christianisme de l'annonce des patriarches et des prophètes et le judaïsme essentiellement anti-christique. Ou le Christ est le Messie annoncé par les patriarches et les prophètes, ou il est un imposteur mort avec justice sur une croix et dont la dépouille repose dans quelque tombeau

oublié, où ses disciples l'avaient dissimulé pour faire croire à sa Résurrection ; c'est ce que dit le judaïsme. Tradition judéo-chrétienne avez-vous dit ? L'expression apparaît en 1937 et vous pourrez comprendre qu'elle relève plus de circonstances historiques, ou de ce que l'on pourrait appeler un certain catholicisme politique, que du dépôt deux fois millénaire de la Sainte Église de Dieu. Sur les tympan de nos cathédrales, la synagogue, c'est-à-dire le judaïsme, est reconnaissable au bandeau volontaire – son allégorie n'a jamais les mains liées – qui l'aveugle et qui l'empêche de voir le Christ. Courtiser la synagogue, comme il est de mode de le faire, reviendrait à faire semblant de croire que le Seigneur est peut-être un blasphémateur. Cela ne peut pas être, pour un adorateur du vrai Dieu qui a dit sur la Croix, avant de mourir, *consummatus est*.

■ Père, entre vos mains je remets mon esprit.

Le Seigneur expira après avoir prononcé cette parole. Le Christ meurt autrement que ne meurt le fils d'Adam. Il meurt parce qu'il le veut – il a le pouvoir de reprendre sa vie et aussi le pouvoir de ne pas la perdre – alors que l'homme déchu subit sa mort comme un châtement. Sa mort est pour notre Seigneur l'œuvre de son amour rédempteur. Il choisit librement de mourir pour sauver l'homme de la mort du péché, et il choisit aussi le moment de sa mort.

Seul celui qui connaît l'instant de sa mort peut dire : *Père, entre vos mains je remets mon esprit*. Aucun autre homme ne le peut. Chez un autre la parole ne serait pas efficace. Mais le Verbe Incarné a tout pouvoir sur la vie et ainsi il a tout pouvoir sur la mort qui n'est dans ses mains qu'un instrument de la vie.

Cette septième et ultime parole du Christ doit nous rendre la mort aimable, au-delà de la naturelle répulsion qu'elle nous inspire. Il faut mourir comme lui, en remettant son esprit entre les mains

de Dieu le Père, et mourir en prononçant cette parole pour que le Christ vive en nous dans notre mort. Ce n'est pas moi qui vis mais lui qui vit en moi, et ce jusqu'à l'acte de mourir.

On ne connaît ni le jour ni l'heure de sa mort mais dire chaque jour cette parole, ne serait-ce qu'à l'office de complies, c'est être sûr qu'elle soit vraie au moment où Dieu le voudra. C'est en étant toujours présentement uni au Christ qu'on pourra mourir comme lui et avec lui. ■



Philippe de Champaigne : *Le Christ sur son Linceul*.